



AFDU
Q u é b e c

INFO-AFDU

Le bulletin d'information trimestriel de l'Association des femmes diplômées des universités de Québec



Mot de la présidente

Récemment, je lisais un petit livre fort passionnant¹ - lecture que je vous suggère fortement d'ailleurs, relatant quelques souvenirs d'une époque aujourd'hui révolue. Godelieve De Koninck, membre de l'AFDU-Québec, en est l'auteure. Elle nous raconte des moments qui en disent long sur les valeurs qui ont éclairé son parcours. Ce livre m'a donc inspiré des réflexions sur l'évolution de ces valeurs qui alimentent nos vies. Tous et toutes n'auront pas vécu la riche expérience intellectuelle et humaine qui nous est présentée dans ce livre. L'accès aux études dans ces pépinières d'esprits curieux, ouverts sur la vie, qu'étaient nos collègues classiques n'a pas été accessible à tous, mais ceux et celles qui y ont été formés en sont restés profondément marqués.

En tant que femmes diplômées des universités, notre intérêt pour l'éducation supérieure des filles en particulier prend son origine dans l'importance que nous attachons à celle-ci et à la richesse qu'elle représente pour la construction d'un monde meilleur et égalitaire. En ce vingt-et-unième siècle marqué par l'instantanéité, la rapidité, la fugacité, nous nous abandonnons au quotidien oubliant parfois que nous sommes d'abord les héritiers de tout un bagage génétique, humain et historique. C'est pourquoi, les souvenirs, les réflexions et les anecdotes de ce livre peuvent amener chacune d'entre nous à faire un lien avec sa propre histoire et à en préserver la trace pour l'enracinement des générations futures.

Judith Sanschagrin, présidente

¹ De Koninck, Godelieve. *Souvenirs pour demain*, Québec, 2011.

À lire et à relire !

Et oui, ce petit volume de Godelieve est à lire et à relire. À son titre *Souvenirs pour demain*, j'aurais le goût d'ajouter «du rêve pour tous». En effet, le mot rêve se retrouve tout au long de ce bijou de livre qui nous fait revivre un peu notre enfance ou une enfance dont on a pu rêver étant jeunes. Ces souvenirs sont un précieux patrimoine pour les enfants et petits enfants De Koninck. Pour les autres, c'est un rappel de ce que fut le mode de vie de cette époque, une époque familière à plusieurs d'entre nous. C'est aussi, et peut-être surtout, un magnifique témoignage filial à cet homme qui a marqué la vie universitaire à Québec et qui a pour nom Charles De Koninck. Qui plus est, ce petit volume nous démontre de façon exemplaire qu'une enfance heureuse est une provision de bonheur et de rêve pour toute une vie, un riche bagage qui nous mène et nous accompagne, bon an mal an. Il nous démontre enfin l'importance de réserver à ses enfants des moments spéciaux, des événements particuliers, des petits instants de bonheur intime qui sont susceptibles de les marquer tout au long de l'existence et dont ils se rappelleront toujours. Merci Godelieve pour ces moments de rêve partagés et pour cette porte entrouverte dans ton jardin secret, habité de personnages aussi fabuleux que pittoresques.

- Suzanne Lemire

Votre numéro...

Compte-rendu des activités, p. 2

Activités à ne pas manquer !, p. 3

Des nouvelles de notre projet, p. 3 et 4

Entrevue avec Tamari Langlais, p. 4 à 6

Naomi Fontaine : bons baisers de la réserve,
p. 6 et 7

Saviez-vous que ?, p. 7 et 8

Compte-rendu des activités

Chicago : un voyage tout en hauteur!



Jeudi matin, le 26 mai, 44 participants ont pris l'avion, direction Chicago, pour le voyage-bénéfice annuel de l'AFDU! Notre programme était bien rempli et il a été possible de l'enrichir avec des activités supplémentaires imprévues. Un autobus nous attendait à l'aéroport et nous avons eu droit à un tour de ville de trois heures qui nous a tout de suite conquis : édifices élégants, tout en hauteur, quartiers ornés d'arbres géants, rues commerciales décorées de jolies façades, un lac Michigan déchainé qui nous a accueillis avec des vagues dignes de l'océan! Nous nous sommes ensuite retrouvés à l'Embassy Suites, en plein centre-ville, un hôtel qui s'est révélé un lieu fort sympathique et confortable pour la durée de notre séjour.

Vendredi, une promenade au Millennium Park était proposée alors qu'en plus, une croisière en bateau sur la rivière Chicago nous a donné l'occasion d'admirer de plus près l'extraordinaire organisation architecturale de cette ville qui a su harmoniser immeubles archi-modernes et édifices centenaires. Une belle leçon d'urbanisme à retenir. Pour encore mieux nous pénétrer de l'ambiance de cette

ville animée, mais non pas étouffante comme le sont d'autres villes très peuplées, un tour de ville architectural, à pied cette fois, nous a permis d'entrer dans plusieurs édifices publics, dont une banque, un centre culturel ainsi qu'une magnifique église. La journée s'est écoulée rapidement et nous étions contents de retourner à l'hôtel nous reposer un peu avant d'envisager la soirée.

Samedi, une visite de la Robie House, maison construite par Frank Lloyd Wright, nous a donné un aperçu de l'audace et de l'originalité pour l'époque de ce grand architecte américain. Puis nous avons bénéficié d'une visite guidée de certains édifices de l'université de Chicago, magnifiques pavillons blottis sous les vignes. Par un heureux hasard, dans le pavillon réservé aux femmes, datant de 1911, une chorale pratiquait. Une cinquantaine d'individus unissaient leurs voix pour nous donner un concert gratuit! Juste en face, dans une très belle église du campus construite par Rockefeller, accessible aux croyants de religions diverses, l'organiste, lui aussi, pratiquait! Un régal musical! Ensuite, la visite du Art Institute of Chicago, qui compte semble-t-il la plus importante collection d'impressionnistes au monde, est venue compléter une journée culturelle savoureuse.

Un souper collectif clôturait cette journée et a permis aux participants de bavarder et de mieux se connaître. Certains ont voulu après le repas profiter encore plus des particularités de la ville en allant écouter du «blues» dans un cabaret, Chicago étant reconnue comme le berceau de cette forme musicale bien particulière.

Dimanche matin, le 29 mai, retour à l'aéroport pour constater que nous avons toutes et tous fait un très beau voyage!

Activités à ne pas manquer !

Pour le voyage-bénéfice annuel, votre Association propose cet été aux amateurs de culture une journée de découvertes dans Lanaudière, agrémentée d'un concert prometteur de l'orchestre de Philadelphie.

La journée débutera par une visite de la ferme **Arômes et Lavandes** à Lanoraie. Suivra la découverte de la nouvelle abbaye des moines cisterciens, l'abbaye Val-Notre-Dame au pied de la Montagne Coupée. Son architecture est renommée et il sera donc fascinant de l'admirer.

Les deux repas inclus, soit le lunch à l'**Auberge du Lac Saint-Pierre** et le souper à l'auberge **La Montagne Coupée**, deux endroits situés dans un décor recherché, donneront aux participants l'occasion de contempler dans un premier temps le lac Saint-Pierre dans toute son étendue et par la suite un paysage montagneux surprenant, celui de la Montagne Coupée. Un magnifique **concert avec l'orchestre de Philadelphie** dirigé par Charles Dutoit et Kirill Gerstein au piano viendra clore cette journée bien remplie.

Date : samedi le 23 juillet

Cout : 200\$, incluant le transport en autocar de luxe, les deux repas, les visites, le concert, les taxes et les pourboires.

Pour information : fondation.afdu@videotron.ca ;
ou aux numéros de téléphone suivants : (418) 831-0808, (418) 682-6707

Pour voir l'itinéraire de la journée :
www.afdu.qc.ca, onglet activités

Des nouvelles de notre projet

Enfin, de bonnes nouvelles! Notre projet d'aide à l'éducation des jeunes femmes des Premières Nations commence à prendre forme. Après plusieurs

démarches visant à découvrir comment procéder pour venir en aide à ces jeunes femmes, il a été décidé, suite à une rencontre avec Julie Vincent, directrice du CDFM (Centre de développement et de formation pour les autochtones), d'accorder une bourse de 1000 \$ à une finissante de ce centre. Il s'agit d'une jeune femme très motivée, mère monoparentale, qui se dirige vers des études avancées et pour laquelle cette bourse sera un encouragement et un support financier très appréciable. Elle sait de plus qu'elle pourra compter sur nous pour l'aider à cheminer dans son périple d'études. Ce geste est pour nous une façon de nous faire connaître, de tisser des liens et aussi de mieux connaître les besoins réels en éducation pour les filles de cette société qui sont particuliers, et auxquels nous aimerions répondre, du moins en partie.



Mélanie Savard-Beaulieu

Une jeune femme de 24 ans, mère de famille monoparentale, qui a effectué un retour aux études au DEC en travail social et qui a été acceptée au bac en travail social à l'université Laval au premier tour.

Suzanne Lemire et Godelieve De Koninck ont assisté à la cérémonie de remise des diplômes et des bourses aux finissants le 13 mai à l'hôtel Hilton. Ce fût une soirée agréable, riche en couleur et en spécificité autochtone. La bourse de l'AFDU, que nous avons décidé de donner annuellement, et qui sera financée par notre fonds pour les Femmes des Peuples des Premières Nations et des Inuits, portera le nom de «Bourse Marie-Christine» en

l'honneur d'une jeune étudiante, décédée cette année même d'un cancer fulgurant. Son départ précipité a provoqué une onde de choc au CDFM et pour garder son souvenir bien vivant, il a été décidé de nommer la bourse ainsi. C'est un premier pas très positif.

Nous avons de plus été sollicitées pour fournir au CDFM une lettre d'appui en faveur d'un projet de garderie qui recevra les enfants des jeunes femmes qui y viennent poursuivre ou terminer des études, ces jeunes femmes étant très souvent mères de un, deux et même trois jeunes enfants. Cette lettre a été accueillie avec beaucoup de reconnaissance. Il faut dire que les jeunes femmes qui travaillent au CDFM nous ont impressionnées par leur enthousiasme et leur vision d'un avenir plein de projets.

Entrevue avec Tamari Langlais



Une population pauvre mais fière, accueillante et des plus attachantes. Des maisons minuscules, peintes aux couleurs de l'arc-en-ciel, plantées au milieu de jardins luxuriants et bien entretenus. De tout petits champs, oubliés par la révolution verte, où l'on cultive pèlemêle, à la main, maïs, millet, haricots, tubercules, bananiers et arbres fruitiers. Des poules suivies de leurs poussins qui, après avoir traqué les insectes dans chaque recoin de la cour, pondent les meilleurs œufs du monde. Le

son du tambour qui donne la mesure à un groupe de paysans travaillant le sol à l'unisson, préparant tour à tour les champs de chaque membre avant les semis. Le concert des balais qui, au lever du soleil, s'activent devant chaque maison afin de nettoyer leur petit bout de rue respectif. Des soirées passées à se raconter des blagues à la lumière d'une lampe à l'huile. Voici quelques-uns des souvenirs que garde **Tamari Langlais** de son premier séjour dans la campagne haïtienne, il y a de cela 20 ans. Une image bien plus positive que celle habituellement dépeinte dans les médias... Nous avons rencontré cette femme engagée qui va nous parler de ce qui se fait actuellement dans ce pays pour améliorer la situation de ceux et celles qui y vivent.

Question : Madame Langlais, pourriez-vous nous dire pour quel organisme vous travaillez en Haïti et nous le décrire un peu?

Réponse : Je travaille pour UPA Développement International (UPA DI). Il s'agit d'un organisme à but non lucratif qui a été fondé par l'Union des Producteurs Agricoles du Québec et qui vise à promouvoir la coopération de paysans à paysans à travers le monde. Depuis sa fondation en 1993, UPA DI est intervenu dans une quinzaine de pays, principalement en Afrique et en Amérique Latine, y compris Haïti.

Q. : En quoi consiste votre propre travail pour cet organisme?

R. : En tant qu'agente de formation et d'information, je travaille au développement d'un programme intégré de formation et de développement de l'agriculture que nous avons baptisé « Les Savoirs des gens de la terre ». Les agricultrices et les agriculteurs participants s'engagent dans une démarche de trois ans qui leur donne accès à de la formation continue et à des fonds de développement. Certains thèmes de formation encouragent l'amélioration des techniques de pro-

duction et de la gestion des exploitations agricoles familiales. D'autres encore visent à appuyer le développement des organisations paysannes afin qu'elles soient gérées démocratiquement, qu'elles puissent offrir de meilleurs services aux paysans et mieux représenter leurs intérêts auprès des autorités de leur pays.

En Haïti, vu l'importance des problèmes environnementaux, nous avons aussi intégré un volet sur la gestion communautaire des ressources naturelles. Quant aux fonds de développement, ils permettent aux participants de mettre immédiatement en pratique ce qu'ils apprennent et d'améliorer leur situation, en réalisant des projets à titre individuel et collectif. Les bénéfices générés par ces projets permettent aux participants de rembourser les prêts qui leur ont été attribués et de reconstituer les fonds collectifs afin de financer une nouvelle génération de projets. L'argent reste donc dans la communauté et continue à « faire des petits »...

Q. : D'après vous, quels sont les besoins les plus criants de la société haïtienne?

R. : Je citerai Alfred Étienne, président-directeur général de FODES-5, notre principal partenaire local : « Ce qu'il faut en Haïti, c'est une révolution humaine dans le pays, un mouvement à la base dont émergera un gouvernement responsable. » Je partage entièrement cet avis et je crois que cette révolution doit passer par l'éducation et la formation afin que la société civile, dont le développement a été fortement réprimé par la dictature, soit en mesure de jouer son rôle. Et c'est en campagne, où vit la majorité de la population du pays, que les efforts devraient être concentrés. Je suis persuadée qu'une telle révolution est possible, grâce au sens de la dignité et de la solidarité qui est très fort chez les Haïtiens. Le grand défi, c'est de voir à ce que cette solidarité soit mieux organisée et, pour cela, qu'une confiance mutuelle se développe graduellement entre les individus.



Avec de la formation et les ressources appropriées, ces paysans haïtiens réussissent à améliorer leur sort et à transformer leur environnement.

Q. : Pourriez-vous nous donner quelques exemples de réalisations «encourageantes» ?

R. : Nous avons démarré *Les Savoirs des gens de la terre* en Haïti en 2009 et ce qui saute déjà aux yeux, c'est la mobilisation que ce projet a engendrée au sein du monde paysan. Les participants au programme « Profession : Paysan » ont gradué en décembre 2010 et sont maintenant engagés, par le biais du programme « Solidarité paysanne », à la structuration et au renforcement de leurs groupes locaux. Ils ont eu accès à un prêt équivalent à 500 \$CA chacun et ont entrepris d'améliorer leurs entreprises agricoles familiales. Il s'agit dans bien des cas de projets d'élevage de chèvres, de bovins ou de volailles et la grande majorité ont obtenu d'excellents résultats. Déterminés à mieux gérer les ressources naturelles, ils organisent des consultations communautaires, adoptent des pra-

tiques agricoles plus respectueuses de l'environnement et construisent sur leurs terres des structures visant à stopper l'érosion qui détruit les sols. Leur enthousiasme est contagieux et leurs voisins commencent à en faire autant, et ce sans même recevoir l'appui du projet.

Q. : Même si vous travaillez, vous avez une petite famille. Trouvez-vous difficile la conciliation travail-famille? Comment vous organisez-vous?

R. : J'avoue que cet aspect me faisait peur quand j'ai décidé d'embrasser une carrière en coopération internationale, après avoir gradué de l'université. Le fait d'avoir passé quatre ans en Haïti a certainement retardé mon projet de fonder une famille. Mais j'ai rencontré l'homme de ma vie à peine une semaine après mon retour d'Haïti et, franchement, je ne crois pas qu'il se serait intéressé à moi si je n'avais pas vécu cette expérience qui m'a littéralement transformée! Par la suite, j'ai continué à beaucoup voyager mais, au bout de quelques années, mon mari et moi désirions des enfants et les deux nous semblaient incompatibles. Heureusement, j'ai la chance d'avoir un employeur très compréhensif et accommodant. Depuis ma première grossesse, il y a quatre ans, j'ai cessé de voyager et j'ai pu diminuer ma charge de travail à trois jours/semaines, ce que je trouve idéal. J'ai l'intention de recommencer les voyages outremer quand mes enfants seront un peu plus vieux. Peut-être même pourront-ils m'accompagner de temps en temps... Ce serait sûrement une bonne façon d'ouvrir leur esprit à d'autres réalités et, je l'espère, d'en faire des citoyens du monde.

Merci et bravo à madame Langlais!

Naomi Fontaine : bons baisers de la réserve

Comme notre projet est de nous rapprocher le plus possible des femmes des peuples des Premières Nations, il nous semble opportun de vous faire connaître une jeune femme qui fera sa marque !

Article de Chantal Guy paru dans *La Presse**

«Kuessipan», en langue innue, veut dire «À toi», mais peut aussi être traduit par «À ton tour». C'est à son peuple que Naomi Fontaine destine son livre², plein de respect et de dignité, sans pour autant masquer les difficiles réalités de la réserve. Même si elle écrit: «Bien sûr que j'ai menti, que j'ai mis un voile blanc sur ce qui est sale.»



Naomi Fontaine ne regarde pas de haut son village natal d'Uashat, mais profite de la distance pour mieux comprendre. Si elle est née dans la réserve, dès 7 ans, elle a grandi à Québec en compagnie de sa mère et de ses quatre frères et sœurs. «Ma mère est devenue veuve pendant qu'elle était enceinte de moi, raconte-t-elle d'Uashat au bout du fil, d'une voix qui conserve encore ses accents adolescents. Elle voyait la misère et elle a voulu nous sauver de là. Ce n'était pas facile de quitter la famille, mais elle a fait ça pour nous, afin qu'on

² Fontaine, Naomi. *Kuessipan*, Mémoire d'encrier, 2011, 111 pages.

puisse voir autre chose. Elle voulait nous donner une chance dans la vie. La réserve, c'est quelque chose qui porte bien son nom, c'est réservé, justement. Elle a brisé quelque chose comme un enfermement, ce qui nous a rendus plus libres, de partir ou de revenir.»

À 22 ans, Naomi Fontaine fait ses études en enseignement du français au secondaire à l'Université Laval. Elle compte enseigner à Uashat, où elle connaît tout le monde, puisque tout le reste de sa famille y habite. Sa situation identitaire ressemble à celle de beaucoup d'immigrants, même si elle est née ici. À Québec, on soulignait sa différence, elle était «l'Innue», tandis qu'à Uashat, elle est la fille de Québec! Il lui a fallu un peu de temps pour accepter ses paradoxes. Comme bien des enfants, elle avait le désir d'être «comme tout le monde» et vivait mal sa différence. Aujourd'hui, c'est le «désir d'être soi» qui l'emporte. «Quand j'étais petite, j'entendais dire de mon peuple que c'était tous des alcooliques, se souvient-elle. Mais je n'ai pas souffert des préjugés autant que ma mère, je n'ai jamais pensé que j'étais moins bien que les autres. Aujourd'hui, je suis capable de dire que je suis fière de mes origines, car je réalise plus ce que cela veut dire. Avant, je vivais un dilemme. Aujourd'hui, je sais que je peux être chez moi partout.»

Au bout du compte, est-elle contre la réserve? «Oui. Je crois que cela aurait été mieux s'il n'y en avait jamais eu. J'estime que c'est une idée injuste, que ce n'est pas une manière de vivre. Mais si on les abolissait, les premiers qui seraient contre seraient les Innus. Et pourtant, je veux revenir enseigner ici, parce que je sais qu'il y a quelque chose à faire, et que c'est quand même mon village. C'est chez moi.»

L'avenir

Si l'on trouve dans *Kuessipan* quelques échos d'un passé plus idyllique, on n'y trouve pas de nostal-

gie et encore moins de folklore. Naomi Fontaine est résolument tournée vers l'avenir. Son regard n'est ni rose ni noir, et jamais accusateur. «J'ai voulu écrire un livre sur mon peuple parce que je trouve qu'il n'y en a pas beaucoup, dit-elle tout simplement. C'est sûr qu'il y a beaucoup de souffrance derrière la misère, mais je voulais aussi que les gens sachent qui on est, qu'on a aussi des forces, entre autres les enfants et la famille, et que les gens veulent s'en sortir. Le passé, c'est le passé, il faut faire avec ce qu'on a. Je n'aurais pas eu envie d'écrire juste sur des gens qui sont à terre. Je décris la misère, mais en dessous, il est important de montrer la force et la beauté.»

Pour la jeune écrivaine, toute situation a ses raisons. Elle écrit quelques pages lumineuses sur la maternité, très précoce et répandue dans la réserve où, dans les mentalités, «le risque de ne pas tomber enceinte est plus grand que celui de l'être». «Oui, nous connaissons la contraception, nous sommes tous conscients de cela, explique-t-elle. Mais on dirait que c'est un choix pour la vie. Les femmes ici veulent toutes avoir des enfants. Comme pour combler un vide. L'avortement ne fait pas partie de notre culture. Ce qui me fascine, c'est qu'on dirait que les enfants, ça ne les fatigue jamais! Il faut dire aussi que tout le monde s'entraide et s'implique dans l'éducation.» Et, à Uashat, souligne-t-elle dans son livre, «il n'y a pas de maisons pour les vieillards».

Mais les pères sont trop souvent absents. Elle-même n'a jamais connu le sien, mort dans un accident de voiture à 24 ans. Elle élève seule son fils de 3 ans. Elle dit que ce sera probablement le sujet de son prochain roman... Qu'on attendra, maintenant qu'une nouvelle parole, qu'on espère durable, nous parvient d'Uashat.

* Reproduit avec l'autorisation de M^{me} Guy.

Saviez-vous que ?

Lors de notre voyage à Chicago, nous avons été émerveillés par la beauté architecturale de cette ville, par l'accueil chaleureux des résidents, toujours prêts à dépanner et à donner conseil, par les espaces verts, par le système de transport facile à utiliser, etc. Cependant, certaines questions d'ordre environnemental nous sont venues à l'esprit. En voici deux auxquelles nous avons trouvé réponse et qui nous semblent porteuses de leçons.

Comment se fait-il que l'eau de cet immense lac soit assez saine pour que la baignade y soit permise quand on connaît le nombre d'habitants et le trafic maritime existant?

Aucune eau d'égout ne se déverse dans le lac Michigan. Dès 1848, une solution était recherchée pour protéger l'eau. Un canal a été creusé pour diriger les eaux de la rivière Chicago, qui traverse la ville, vers de nouveaux cours d'eau, entre autres le Mississippi. En 1900, les services sanitaires ont complètement inversé le cours de la rivière Chicago à l'aide d'une série de barrages et de canaux. En 1999, ce système a été choisi comme «monument du génie civil du millénaire» par la société américaine des ingénieurs. Ceci permet aux ci

toyens de profiter pleinement de leurs voies d'eau que ce soit pour la pêche ou la baignade. De plus, depuis dix ans, un nouveau règlement oblige tous les constructeurs d'édifices le long de la rivière Chicago à aménager un accès à la rivière pour les occupants, avec un sentier pédestre le long de ses rives.

Comment se fait-il que les rives du lac Michigan soient exemptes de constructions privées et réservées au strict usage du public?

Cent pour cent des rives du lac Michigan sont accessibles au public grâce au combat de Montgomery Ward, un homme d'affaires qui ne pouvait accepter que les abords du lac Michigan soient envahis par des constructions, qu'elles soient commerciales ou privées. En 1836, il a donc entrepris un long combat de vingt ans contre les transgresseurs des règlements de la ville qui interdisaient ces constructions et a gagné ses quatre poursuites en Cour suprême de l'Illinois, identifiant chaque fois des failles dans les règlements. Ce n'est qu'après sa mort, que sa contribution à un urbanisme qui respecte ses citoyens fut reconnue. La ville voit dorénavant à ce que les règlements soient strictement observés.

Godelieve De Koninck

Coordonnatrice de l'Info-AFDU

g.dekoninck@videotron.ca

Montage et soutien technique
Alexandre Saulnier-Marceau